Alexis LÉVRIER, Adeline WRONA, dirs, *Matière et esprit
du journal du Mercure galant à Twitter*

Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2013, 312 pages

François-Ronan Dubois

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9475>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9475

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 422-424

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

François-Ronan Dubois, « Alexis LÉVRIER, Adeline WRONA, dirs, *Matière et esprit du journal du Mercure galant à Twitter* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9475> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9475>

Pour finir, les annexes occupent le dernier quart du livre (pp. 175-233). Au milieu des tableaux et graphiques accompagnant certains des chapitres, se trouvent trois intéressantes chronologies. La première reprend les principaux événements touchant l'ensemble de la presse écrite de 2010 à 2012, la deuxième est consacrée aux groupes de presse de 1990 à 2012, la troisième à *Libération* de 1990 à 2013. Ici, les questions de forme rejoignent celles de fond. La présentation austère des tableaux les rend difficiles à lire, celle des chronologies pratiquement illisibles, surtout quand on passe sans cesse d'un titre ou d'un groupe à l'autre. L'internet, avec la possibilité de créer des liens hypertexte et de thématiser les listes, aurait été le support idéal pour ce type d'information. Les tableaux y auraient été aisément manipulables, transformables en graphiques au besoin. L'absence d'un site compagnon du livre comme l'attente du développement du portail documentaire annoncé en introduction se font alors cruellement sentir.

Loïc Ballarini

Crem, université de Lorraine, F-54000

loic.ballarini@univ-lorraine.fr

Alexis LÉVRIER, Adeline WRONA, dirs, *Matière et esprit du journal du Mercure galant* à Twitter.

Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2013, 312 pages

Si les études consacrées aux corpus et aux pratiques journalistiques se sont considérablement développées ces dernières décennies, elles ont suivi, dans leur analyse des supports matériels, les principales étapes de l'histoire du livre et ont hérité des scansionnements matérielles que celle-ci a données à l'histoire des médias du texte, à partir de l'évolution des techniques d'imprimerie. La distinction des ères artisanale, industrielle et multimédia a conduit à la spécialisation des recherches dans chacun des domaines et au principe implicite d'une fondamentale hétérogénéité des produits de la presse périodique en ces différentes époques. Au contraire, l'ouvrage fait le pari d'une histoire longue des formes journalistiques en couvrant à peu de choses près tout le spectre historique de la diffusion des périodiques imprimés, de la fin du ^{xvii}e siècle au début du ^{xxi}e siècle. Historiquement ambitieux, ce produit est néanmoins beaucoup plus modeste du point de vue de la géographie, car il s'intéresse à peu près exclusivement, en dehors de ponctuelles incursions en territoire canadien, à la presse francophone et française. En traitant ce corpus français large, les auteurs ne souhaitent pas pour autant se détacher radicalement de l'approche gouvernée par l'histoire des techniques d'impression et ce sont

bien les périodes familières que le lecteur retrouvera dans chacune des trois grandes parties : les périodes artisanale (« Entre la feuille et le livre : le périodique ancien », pp. 25-120), industrielle (« La stabilisation du modèle périodique au ^{xix}e siècle », pp. 123-194) et multimédia (« Le journal à l'heure de la concurrence médiatique (^{xx}e-^{xxi}e siècle) », pp. 197-277). Pour plus de clarté, c'est l'ordre que je suivrai ici à mon tour.

Les six premières contributions se consacrent donc à l'exploration de la presse périodique d'Ancien Régime, à partir de documents déjà familiers aux spécialistes, tels le *Mercurius galant* (et *Mercurius de France*), l'*Histoire critique de la République des Lettres*, *Le Pour et Contre*, ou plus exotiques, comme la *Bigarrure*. L'enjeu est ici de saisir la genèse d'un discours spécifiquement journalistique à une époque où, comme le suggère le titre de la partie, les producteurs n'ont pas toujours conscience de la spécificité de leur pratique, par rapport au livre ponctuel, ou même la volonté de la souligner. Ainsi François Moureau (« Du *Mercurius galant* au *Mercurius de France* : structure et évolution éditoriales (1672-1724) », pp. 25-47) montre-t-il que le journal tente longtemps de s'assimiler à la forme du livre, plus noble, quitte à masquer sa propre périodicité. D'ailleurs, les journaux peuvent connaître deux vies : celle de la première édition strictement périodique et celle de la republication de tous les numéros annuels en un volume relié. Amandine Lefèvre (« *La Bigarrure*, un journal à la page ? », pp. 93-105) souligne combien cette double publication, qui tente de conférer au périodique, grâce à la matérialité de sa production, la légitimité de l'objet-livre, est susceptible d'entretenir l'indécision bibliographique : il est parfois impossible de déterminer si des cas comme *La Bigarrure* ont effectivement été publiés à la page, en feuilles volantes, avant d'être reliés, ou s'ils n'ont pas été directement produits en volumes. La seconde hypothèse entraînerait un retournement de situation, où le livre tenterait de se faire passer pour périodique. En effet, tous les journalistes ne décrivent pas leurs activités périodiques : au contraire, Jean Sgard (« *Le Pour et Contre* feuille à feuille », pp. 79-92) met en évidence la constance avec laquelle Antoine François Prevost souligne les aléas matériels et temporels de sa production périodique, quitte à attribuer au format des idiosyncrasies stylistiques que l'on retrouve aussi bien dans ses romans. De fait, comme l'analyse Suzanne Dumouchel à partir d'un corpus étendu (« Quel discours sur la forme dans les périodiques littéraires entre 1730 et 1777 ? », pp. 107-120), l'époque est celle d'un relatif flottement. Si certains périodiques constituent bien, déjà, des genres journalistiques clairement identifiables, comme

ceux étudiés par Marion Brétéché (« Entre actualité et histoire : le pari des mercures historiques et politiques », pp. 49-64), d'autres peinent à trouver et assumer leur spécificité. En revanche, ce que tous les journalistes partagent est une conscience aiguë des contraintes qui conditionnent la forme d'une publication périodique, qu'ils les avouent volontiers ou préfèrent les cacher : à ce titre, les difficultés rencontrées par un Samuel Masson et décrites par Sébastien Drouin (« Le rédacteur et l'informateur. *L'Histoire critique de la République des Lettres* au prisme de la correspondance entre Samuel Masson et Pierre Des Maizeaux », pp. 65-77) sont exemplaires. Comme bien des journalistes de son époque, Samuel Masson découvre la nécessité de produire une information d'actualité, rapidement et exclusivement : sa recherche de l'exclusivité des nouvelles d'Angleterre envoyées par Pierre Des Maizeaux préfigure la quête du *scoop* des siècles suivants.

Cependant, à l'époque industrielle, et dès la fin – nous venons de le voir – de l'époque artisanale, la spécificité de la publication périodique est admise et la professionnalisation du journalisme est en marche – une professionnalisation qui s'accompagne, pour les maquettistes, d'une recherche formelle, deux processus qui n'aboutissent qu'un siècle et demi plus tard. Ainsi le périodique du *xix^e* siècle est-il le lieu d'intenses recherches formelles pour lesquelles l'innovation est souvent la solution à une quête de la plus grande efficacité – de meilleures ventes et une meilleure stabilité économique, pour des entreprises toujours difficiles à financer. Comme l'explique Yves Lavoine – « L'espace du quotidien : les enjeux de l'innovation (1800-1856) » (pp. 123-140) –, l'un des grands enjeux est la place à accorder aux annonces publicitaires. Rares, leur absence est le signe d'un quotidien de qualité, dédié à l'information ; trop rares, elle menace la survie du journal. Petit à petit, l'espace de la page commence donc à se fractionner pour classer les différentes productions textuelles qui intègrent le journal : quand elles ne sont pas rejetées en fin de journal, des colonnes réservées aux annonces apparaissent et une large section inférieure est rapidement dédiée au feuilleton. Explorée par Guillaume Pinson (« La Une à la Une », pp. 141-154), c'est évidemment la Une qui mobilise le plus d'énergie : la vogue de reproductions des unes des autres journaux, à titre d'illustration, dans des formats qui en rendent le texte illisible mais laisse bien voir les lignes graphiques de leur composition, est le symptôme indubitable d'un intérêt croissant pour la forme du journal. Toutes ces expérimentations peuvent entraîner pour un même journal de fréquents changements de maquette et, ainsi que le démontre Julien Schub (« Aux

lecteurs" : discussions formelles dans les avis, premiers-Paris et éditoriaux. Une comparaison du *Siècle* et du *Figaro* 1836-1901 », pp. 155-180), tous n'adoptent pas le même ton pour les communiquer à leurs lecteurs. Si la grande presse destinée à un public aristocratique, comme *Le Figaro*, répugne à communiquer sur les contingences matérielles qui gouvernent la production du journal, la petite presse est elle beaucoup plus prompte à se mettre en scène. Cette distinction entre grande et petite presses est caractéristique d'une époque où les progrès techniques et ceux de l'alphabétisation, continus depuis le *xviii^e* siècle, s'unissent pour faire émerger des périodiques populaires. Certains d'entre eux cherchent à profiter pleinement de leur spécificité : c'est le cas du *Petit Journal*, dont Amélie Chabrier (« Les chroniques de Timothée Trimm dans *Le Petit Journal* : une défense et illustration de la chronique populaire », pp. 181-194) étudie le plus fameux chroniqueur. Or, ce n'est pas seulement le ton décrié de Timothée Trimm qui le distingue de ses contreparties plus aristocratiques de la grande presse, mais également la disposition typographique de ses chroniques en petits paragraphes. Ainsi la recherche formelle ne s'arrête-t-elle pas à la maquette générale de la Une et de l'ensemble du journal, mais elle touche également les pratiques scripturales des nouveaux journalistes.

L'époque multimédia voit la maturation de ces recherches formelles, particulièrement dans les quotidiens, et leur remise en question, au tournant du *xx^e* et du *xxi^e* siècles, avec le développement de l'internet. Dans un premier temps, alors que les quotidiens paraissent avoir trouvé leurs dispositions les plus adéquates, les hebdomadaires ou mensuels, eux, sont toujours à la recherche d'une formule efficace. Certains comme celui choisi par Martine Lavaud (« La photographie au quotidien : le cas d'*Excelsior* 1910-1940 », pp. 197-212), entreprennent d'exploiter pleinement la révolution photographique qui avait certes déjà conquis la presse périodique du siècle précédent, mais qui semble n'avoir alors rien perdu de son pouvoir d'attraction. Avec *l'Excelsior*, la photographie n'est pas une simple illustration, témoignage authentique du fait vrai, mais elle est soumise également à la recherche formelle, dans ses retouches comme dans sa disposition sur la page. À vrai dire, dans cette presse non quotidienne en redéfinition, ni l'image, ni le texte n'ont acquis le statut de l'évidence. Émilie Roche (« Formes et formules du *Nouvel Observateur* et de *L'Express* », pp. 213-230) montre combien deux périodiques sont susceptibles de modifier leurs formules au fil des années, pour abandonner peu à peu à la fois la

forme du journal – et préférer celle du magazine – et le ton de l'éditorial politique – pour se cantonner à une prudente information d'actualité – alors même qu'ils se conçoivent d'abord comme des instruments d'opinion. Dans la communication de ces changements, se retrouvent les deux stratégies opposées de la mise en scène du journal et du silence pudique, qui avaient cours au XIX^e siècle. Florence Le Cam (« Le "journal" dans le discours des journalistes du Québec 1880-2005 », pp. 231-249) montre que ce silence peut caractériser non seulement les relations du journal à ses lecteurs, mais aussi celles que les journalistes entretiennent avec des instances représentatives ou des associations professionnelles. L'époque de la (temporaire) stabilisation des formes est aussi celle d'un *statu quo* conservateur qui repose sur la professionnalisation des journalistes – un *statu quo* rapidement rompu, comme le soulignent Valérie Croissant et Annelise Touboul (« Journalisme et internet : quinze ans de discours d'ajustement », pp. 251-261) par l'émergence de ce qui est à la fois un nouveau média et un ensemble de nouveaux modes de communication. Ainsi l'internet remet-il gravement en question la forme du journal en particulier et, en général, celle de l'ensemble de la presse périodique, la relation que les journalistes entretiennent avec le public et la définition de la profession journalistique. Si, comme au Québec, les quinze années d'adaptation se caractérisent par une réticence conservatrice, elles n'en voient pas moins émerger des conceptions nouvelles de l'activité journalistique et des produits que l'on doit en attendre : journalismes du lien, de la gestion de contenu, participatif et collaboratif, autant de perspectives technophiles que certains professionnels adoptent aussi volontiers que les nouveaux venus, comme le montre Valérie Jeanne-Perrier à partir de l'analyse d'un réseau social (« Entre gestes sémiotiques et geste professionnelle : Twitter », pp. 263-277).

À aucun moment, l'histoire des formes matérielles de la presse périodique n'a donc été celle d'un consensus général ou même localisé sur la bonne publication et les bonnes pratiques ; ce que montre cet ouvrage collectif, et ce qu'il rend visible grâce à ses nombreuses illustrations qui éclairent utilement un propos sur l'objet, c'est que la presse périodique est caractérisée par sa profonde instabilité, la fragilité constitutive de sa définition matérielle et de son cadre professionnel, sans cesse remis en question dans des discussions qui résonnent, semble-t-il, de siècle en siècle.

François-Ronan Dubois

Rare, Lire, université Grenoble Alpes
 francoisronandubois@gmail.com

Jacques NOYER, Bruno RAOUL, Isabelle PAILLIART, dirs,
Médias et territoires. L'espace public entre communication et imaginaire territorial.

Lille, Presses du Septentrion, coll. Information – communication, 2013, 286 pages

L'ouvrage collectif interroge le rôle des médias dans les espaces publics locaux. Plus précisément, il cherche à appréhender la part des médias dans la production et l'entretien des imaginaires territoriaux. Il est constitué d'une introduction générale (pp. 11-17) des trois éditeurs et d'une postface (p. 277-283), écrite par Isabelle Paillart seule, qui encadre onze contributions rassemblées dans trois parties : « Espace public, média territoire : l'hybridité du politique et du territorial » (pp. 19-90) ; « Collectivités et institutions en mutation : l'identité territoriale à l'épreuve de la médiatisation » (pp. 91-186) ; « Nouvelles figures formelles de la territorialité » (pp. 187-276).

Malgré une certaine hétérogénéité, le livre est écrit dans un style lisible et accessible. Il bénéficie d'illustrations pertinentes. De plus, des efforts éditoriaux certains ont été faits pour que cet ouvrage ne soit pas une simple collection d'articles : rédaction d'une introduction pour chaque partie, utilisation d'un fil rouge (des études de cas portant sur la ville de Roubaix) qui permet de relier les trois parties, une postface proposant une synthèse, etc. Évidemment, il aurait été souhaitable d'aller plus loin, par exemple, en rédigeant des conclusions pour chaque partie ou en proposant une bibliographie commune à l'ensemble de l'ouvrage. De même, le sous-titre, qui semble indiquer une opposition entre communication et imaginaire, aurait mérité de faire l'objet d'une élucidation. Mais, ce ne sont là que des détails secondaires d'un volume qui a le double mérite de remettre sur l'ouvrage une thématique (la communication locale) peu débattue en sciences de l'information et de la communication et de développer des propositions théoriques sur la base d'études empiriques. Surtout, les auteurs ont l'immense qualité d'aller à l'encontre des idées reçues. Chacun à sa manière rappelle que l'usage des technologies de l'information et de la communication (tic) – l'internet en tête – ne participe pas forcément à la disparition des territoires, mais peut, au contraire, participer « à une reterritorialisation caractérisée par un enchevêtrement des territoires manifestés » (p. 267). Rien que pour cette remise en cause tirée des analyses de terrain, l'ouvrage vaut d'être lu.

Cependant, on ne peut que déplorer certaines faiblesses. La première est méthodologique : très peu de textes détaillent la méthodologie employée ; ceux qui le font ne soulignent pas les limites des méthodes